

588513

ESSAIS

SUR LES

PROGRÈS DE L'HOMOEOPATHIE,

ET SUR LE

TRAITEMENT HOMOEOPATHIQUE

DU

CHOLÉRA-MORBUS;

PAR

JULES B. MURE,

MÉDECIN HOMOEOPATHE, MEMBRE DU CERCLE MÉDICAL DE MONTPELLIER,
DE LA SOCIÉTÉ HOMOEOPATHIQUE DE PARIS.



À PALERME.

CHEZ L'IMPRIMERIE DU JOURNAL LITTÉRAIRE,
Rue Grande de l'Albergaria N. 240.

1856.

2

AU DOCTEUR

SAMUEL HAHNEMANN

LA vaccine, qui n'est qu'une application de la loi des semblables, a contribué à prolonger la durée moyenne de la vie. Que ne doit-on pas attendre de l'homœopathie, qui s'étend à tous les maux de l'humanité sans exception?

Votre gloire est la plus belle des gloires. Ni celle des Alexandres, ni celle des Colombs, ne peut lui être comparée; car aucun bien réel, pour notre espèce, n'est résulté de leurs découvertes, ni de leurs conquêtes.

Aussi l'avenir, vous donnera la première place dans son admiration et dès à présent les hommes avancés considèrent votre découverte comme l'aurore du nouveau jour, qui doit briller pour la science, et comme le gage des temps meilleurs, que le ciel réserve à la terre.

Quant à moi, non seulement je vous dois la vie et la santé du corps, mais encore la satisfaction de l'esprit et la paix de l'ame. C'est par vous, que j'ai compris, que l'observation pure et bien dirigée, pouvoit ouvrir une voie nouvelle aux savants, qui depuis tant de siècles tournent dans un cercle vicieux, et les ramener à une application utile de leurs connoissances jusqu'à

présent si creuses et si vaines. C'est par vous , que je me suis élevé au dessus du matérialisme, qui est l'idole du jour , et que j'ai vu dans la nature , les forces actives enchainées dans les corps, pendant que le vulgaire n'y voit que des masses et des poids.

Veillez agréer l'hommage de cet opusculé écrit à la hâte et dicté par l'urgence des circonstances. Si je n'eusse connu, que vos ouvrages, le respect dû à votre génie , m'eut détourné de vous offrir ces faibles essais; mais la douceur de vos regards, l'affabilité de vos paroles, font que ceux, qui vous ont approché l'oublient facilement, pour ne se souvenir, que de la touchante simplicité de vos manières et de l'ineffable bonté de votre cœur.

Puissent les bénédictions de ceux , que vous avez sauvé , comme moi, vous faire oublier les vaines clameurs de l'ignorance , et de l'envie! Puisse votre vie si précieuse se prolonger encore! Le jour approche, où mon pays, se glorifiera d'un hôte aussi illustre , et remerciera la femme remarquable, qui vous a déterminé, à choisir la terre de France pour séjour, et s'est chargée d'aquitter par ses soins touchans envers vous, la dette de toute son époque.

Veillez donc, illustre et cher Maître, recevoir l'assurance de ma vive reconnaissance et de mon profond respect.

Palerme le 5 novembre 1836.

JULES B. MURE

A l'époque, où le choléra fit en France sa première apparition, tous les esprits furent frappés de crainte, et attendaient, que la science médicale indiquât par quels moyens, elle pensait prévenir ou combattre les ravages de cette cruelle maladie.

La science ne répondit pas, ou au moins ne répondit rien de satisfaisant.

Au milieu de la stupeur générale, un médecin italien adressa aux médecins français une lettre, dans la quelle il leur signalait les moyens de prévenir et de guérir le choléra, moyens non empiriques, mais rationnels dans toute l'extension du mot, moyens éprouvés par des succès nombreux et authentiques en Russie, en Allemagne, et en Angleterre, et de plus empruntés à une doctrine appuyée sur des faits, plus encore que sur des raisonnements, et qui loin de faire un secret de ses procédés, appelait hautement l'examen et provoquait la discussion publique.

La lettre de M.^r le comte Desguidi eut peu de succès, au moins dans le monde médical, et il devait en être ainsi.

Une découverte aussi éclatante, que celle de l'homœo-

pathie*, choque trop de préjugés et blesse trop d'intérêts, pour être adoptée du premier coup; et comme le disait M.^a le comte Desguidi lui-même, c'est parmi les prêtres d'une religion qu'il est le plus difficile d'opérer des conversions, et c'est parmi les médecins, que la lumière de l'homœopathie: pénétrera en dernier lieu.

Il m'avait paru d'abord, qu'une lettre d'un médecin français aux médecins italiens sur le choléra, était la forme la plus convenable pour répandre l'emploi des remèdes spécifiques découverts par l'homœopathie, mais les raisons qui précèdent m'ayant convaincu, que je ne trouverais chez les docteurs, qu'obstination, et incrédulité, j'ai pris le parti, de m'adresser purement et simplement au public. qui est assez intéressé dans la question, pour l'examiner par lui-même, et qui après tout est le juge en dernier ressort. Par suite j'ai donné à cet opuscule la forme qu'il a actuellement.

IL se trouve certaines personnes, qui abusées par l'aspect imposant, que présente la bibliographie et les établissements médicaux publics et particuliers, se figurent, que les sciences médicales, ne cessent de s'enrichir par de nouvelles découvertes, et de marcher vers un

* Homœopathie, est un mot formé de deux mots grecs, qui signifient *douleur semblable*. Allopathie répond à *douleur contraire*.

état de perfection, dont les siècles passés n'ont pas donné d'exemple.

Cependant, d'autres hommes plus dégagés de préjugés, ou instruits par une expérience funeste, savent bien que cette apparence est complètement trompeuse et que l'art de guérir, loin de faire des progrès, est peut-être moins avancé par nous, qu'il ne le fut chez les peuples de l'antiquité, et que maintenant comme jadis, il ne possède point ce principe général, qui seul pourrait donner aux immense travaux accumulés par les siècles, une direction, un emploi utile, une classification véritable. De sorte que ce principe général manquant, les observations particulières ne se rattachent pas à un centre unique, n'apparaissent que comme des faits isolés, incessamment remis en question, et chaque jour voit les médicaments, qui avaient joui un instant de la plus grande réputation, tomber peu à peu en désuétude et dans un oubli, accompagné de mépris et de ridicule.

D'un autre côté, si quelque substance a une efficacité trop évidente pour être soumise à un changement de mode et cesser d'être employée, nous ne croyons pas que le vulgaire ait raison en attribuant au corps médical, quelque gloire par suite de ce fait, ni que l'allopathie ait quelque raison d'en tirer vanité, comme elle ne manque pas de le faire hardiment. Il nous sera facile de nous en convaincre, lorsque nous prendrons la peine de remonter à la découverte du remède, que l'humanité trouve si puissant à prévenir ou à guérir quelque une de ses innombrables souffrances. Et d'abord si nous élaguons les substances, dont l'usage est incertain, douteux et extrêmement rare, nous ne croirons pas être injustes en affirmant que l'allopathie n'en possède, que trois ou quatre, que l'on puisse nommer vraiment spécifiques, et dont elle même reconnaisse la vertu comme constante et indubitable. Tout le reste de l'ancienne matière médicale n'est qu'un tissu de doutes, de contradictions, d'absurdités, tel que les hommes qui, font

profession de l'appliquer, seraient bien en peine de donner un compte satisfaisant de leur manière d'agir, dans les neuf-dixièmes des cas, où ils conseillent quelques prescriptions. Nous occupant donc pour le moment du mercure, du quinquina, et de la vaccine, qui sont presque les seuls instruments, dont un médecin puisse user avec quelque assurance; il nous sera facile, de nous convaincre, que l'allopathie loin de se faire honneur des ressources, qu'elle leur emprunte, devrait au contraire se trouver humiliée, d'avoir reçu un pareil secours de mains étrangères, alors qu'elle même n'a pas fait en vertu d'un principe qui serait en elle, ou à la faveur de ses longues recherches, la découverte d'un seul médicament, propre à diminuer la masse des maux infiniment variés, qui affligent notre espèce.

Quant au mercure, bien que l'homme, qui a découvert sa spécificité contre la syphilis, se soit occupé avec succès du traitement des maladies, et que par cette seule découverte, il ait rendu à l'art de guérir un service d'une plus grande importance, que la somme de tous les travaux accomplis par les médecins, depuis plusieurs siècles et de nos jours par toutes les académies, que les gouvernements entretiennent à grands frais; bien que leur utilité ne soit attestée, que par les discours sonores, qui sortent de leur sein; ses collègues ont toujours affecté de le traiter comme un charlatan et indigne de faire partie de leur corporation.

Le quinquina, chacun le sait, fut découvert par des peuples sauvages de l'Amérique Méridionale, et malgré l'affectation de nos docteurs, à n'agir que rationnellement, ils sont trop heureux quand trouvant le type intermittent dans une maladie, ils peuvent lui appliquer, le spécifique, dont la vertu a été enseignée par des misérables sauvages, dont toute leur science, ne peut, en aucune manière, leur indiquer le mode d'action.

La vaccine, ce brillant précurseur de l'homœopathie, rameau détaché de l'arbre, et que la providence a en-

voyé sur terre, avant le temps, comme pour annoncer aux hommes, le don, qu'elle se préparait à leur faire, n'offre rien non plus dans sa découverte qu'un simple effet du hazard que Jenner sut mettre à profit, mais qui dans sa diffusion, trouva heureusement encore plus de secours, dans la sympathie des gens du monde qu'il ne trouva d'obstacles dans la malveillance des médecins et des corps savans.

Un semblable tableau de l'état actuel de notre prétendue médecine, n'aurait point passé sans contradiction il y a quelques années ; mais grâce au ciel il s'est trouvé dans le sein même des facultés des hommes assez clairvoyans, pour faire de la science une critique, plus profonde et plus amère, que nous ne voudrions la faire, et il n'est pas un médecin un peu éclairé, qui aujourd'hui ne sente mieux, que nous ne pourrions l'exprimer, la vanité de son art, et ne se sente saisi de la plus douloureuse irrésolution, quand une circonstance sérieuse ou son propre danger le forcent d'y avoir recours.

Persone maintenant, ne donne à la médecine de M.^r Broussais, d'autre importance, que celle d'une critique acerbe, mais juste, et nous croyons lui accorder toute sa valeur, en la regardant, comme un instrument de destruction, qui devait frayer les voies, et préparer le triomphe de l'homœopathie. Qui pourrait croire en effet, si ce n'est par un dessein tout providentiel, qu'il s'est trouvé des médecins, qui non seulement ont désespéré de trouver de nouveaux spécifiques, dans les différents corps répandus sur la face de globe, mais encore, qui ont mis en doute l'efficacité du petit nombre, que nous avons cité, si bien qu'à les entendre, la seule manière de rétablir la santé ou de prévenir la maladie, était de diminuer la quantité du sang contenu dans le corps humain. On a nommé ceci méthode rationnelle, doctrine physiologique etc. etc., et malgré la faiblesse des bases sur les quelles s'appuya à sa naissance cette prétendue

réforme médicale, tel était l'état de confusion et d'incertitude où étaient arrivées les anciennes écoles, qu'elles ne purent opposer aucune résistance à la puissante logique, avec la quelle Broussais les attaqua, et que dans peu d'années tout l'échaffaudage de leur vaines connoissance s'écroula et fut détruit sans retour.

Mais renverser n'est rien, si l'on édifie; et nous croyons que M.^s Broussais a été beaucoup moins heureux dans ses tentatives de reconstruction, qu'il ne l'avait été dans sa critique des anciens systèmes. En effet la doctrine physiologique a perdu tout son prestige, et si quelques disciples avaient conservé leur ferveur primitive, les écrits et les discours du maître leur ont prouvé, que lui-même avait perdu foi en lui et désespérait de voir se réaliser les espérances, qu'il leur avait fait concevoir. Plussage cependant, que quelques-uns des ses collègues, nous savons que M.^s Broussais a fait des essais homœopathiques, et si jusqu'à présent, il ne s'est pas prononcé sur une réforme, qui semble bien autrement féconde, que la sienne, au moins il n'a pas donné en pleine académie le scandale de juger et de condamner, ce qu'il ne pouvait connoître, faute de l'avoir suffisamment étudié.

Nous ne croyons pas avoir à entretenir nos lecteurs de la médecine éclectique, ou de celle dite organique qui semblent à l'heure qu'il est se partager l'empire de la faculté de médecine de Paris. Nous croyons, que leurs adeptes eux mêmes, seraient bien embarrassés s'ils devaient exposer leurs idées d'une manière claire et précise; d'ailleurs la division a déjà fait tant de progrès parmi eux, que l'on aurait quelque peine à savoir, au quel s'adresser et que le plus sage est de considérer les sciences médicales, comme se trouvant dans une véritable anarchie, état de confusion, qui ne peut que s'accroître jusqu'à l'heure où l'évangile de la science nouvelle viendra répandre la lumière de la vérité, et rallier par son évidence toutes les opinions à la grande découverte de Hahnemann.

Dans un pareil état de choses, les esprits clairvoyans s'allarment à bon droit, et jettent un coup d'œil mélancolique, sur l'immense amas des connoissances humaines, qui semble de prime abord promettre de si beaux fruits, et qui cependant ne donne aucun résultat appréciable dans son application la plus intéressante pour l'homme, celle de sa santé et de son existence. Effrayés de leur examen ils se demandent s'il y a quelque chose de vrai dans nos sciences. Si elles ne sont pas toutes erreur et vanité ; et si le faite de la sagesse n'est point de s'écrier avec Socrate : *J'ai appris que je ne savais rien.*

Une chose bien propre du reste à les confirmer, dans cette opinion, c'est le spectacle de cette opposition constante que des hommes indépendants de tous les pays et de toutes les époques, ont fait incessamment aux prétentions de la médecine et des médecins. Pour éviter une nomenclature fastidieuse, nous nous contenterons de nommer celui, qui par ses écrits et sa conduite a protesté le plus vigoureusement, et dont la satire légère par la forme, mais logique et puissante par le fonds a troublé davantage le repos des très illustres et très sages facultés.

Molière, une des gloires les plus chères à la France, n'est point un auteur de Comédies plus ou moins amusantes et qui ne doive sa gloire qu'à des succès de théâtre. Génie profond et philosophique, il a revêtu d'un cachet original toutes ses productions, et si la scène lui eut manqué pour émettre sa pensée, toute autre production de lui, aurait révélé la même force et le même caractère. Aussi par un instinct, qui ne le trompe jamais, le peuple l'a placé à la tête de nos grands hommes, et alors que le changement de goût, amené par la suite des âges, empêche de voir représenter ses pièces aussi souvent qu'autrefois, les vrais penseurs, vont chercher dans sa lecture cet aliment solide que ne leur fournissent pas toujours les écrivains, qui ont traité les sujet les plus sérieux.

Aussi, c'est en vain, que nos docteurs affectent de regarder ses attaques comme de mauvaises plaisanteries indignes d'une réponse sérieuse, ils en sont incessamment poursuivis et bien souvent, soit au milieu des discussions, qu'ils ont entre eux, soit dans leur rapports avec les gens du monde, les mots de Molière, devenus proverbiaux, les ont fait trembler au milieu de leurs pédantesques discussions ou de leurs burlesques arrêts.

Cependant, une preuve plus frappante encore de la nullité réelle, et de la vanité des sciences médicales, est venue de nos jours désiller les yeux des hommes les plus prévenus.

Une maladie, qui paraît épidémique, partie des Indes, après avoir traversé la Perse, la Russie, a étendu ses ravages dans toute l'Europe; et répand en tous lieux une insurmontable terreur. Le fléau n'est pas arrivé cependant avec une telle rapidité, que l'on ait eu le temps de l'étudier, et la médecine ne peut pas dire qu'elle ait été prise au dépourvu. Un grand nombre d'ouvrages a été publié sur le choléra, bien des discours ont été prononcés, bien des remèdes essayés, bien des théories proposées, et cependant, nous ne voyons pas, que cette cruelle maladie soit moins meurtrière qu'auparavant. Au contraire, l'invasion du mal à Marseille et à Toulon, a semblé plus terrible que l'on ne l'avait vue jusque là.

Aussi le public s'inquiète à juste droit, et l'on voit de toute part les médecins interrogés, et fort en peine de dissimuler l'impuissance de leur art dans cette circonstance. Il se montrent étonnés et déclarent que le choléra est une maladie bien extraordinaire puisque le remède n'en a pas encore été découvert.

Ceux de nos lecteurs, qui auront présentes à la pensée les considérations, que nous venons de leur présenter, sur l'état actuel de la médecine estimeront cet étonnement à sa juste valeur.

En effet, ce qui serait vraiment étonnant, c'est que la médecine ait trouvé, en quelque années, un spécifique

contre le choléra , tandisqu' elle n' en possède presque aucun , contre les innombrables maladies qui abrègent la vie humaine.

Comme nous l'avons vu , l'allopathie n' ayant aucun principe scientifique, qui puisse la conduire à la découverte des médicaments, est obligée d'attendre que le hasard, la pratique populaire, ou l'instinct des peuples sauvages , lui révèlent les qualités bienfaisantes, de quelques substances, et elle ne se rend aucun compte de leur manière d' agir. Ainsi pendant combien de milliers d' années, l'humanité n'a-t-elle pas été en proie aux fièvres intermittentes, que l'emploi du quinquina guérit si victorieusement! Combien de siècles les hommes n'ont-ils pas été décimés par la petite verole, avant que la vaccine soit venue mettre un terme à ses ravages! Enfin combien de maladies, telles que la phthisie, le cancer, l'hydropisie, l'aévrisme, et une foule d'autres, n'emportent elles pas chaque jour au tombeau des milliers de malheureux , aux quels l'art médical n' a pu donner , que de légers palliatifs et de trompeuses consolations.

Que le public, cesse donc de s'étonner, de l'inertie des moyens employés contre le choléra, puisqu'elle est une suite de l'état actuel de la médecine, et de demander, à un art impuissant, un secours , qu'il ne peut lui accorder!

S' il est une science douteuse , il y en a heureusement une certaine , et qui loin de faire un mystère de ses procédés , appelle hautement l'examen et ne s' adresse qu'à la raison et au bon sens du public, aux yeux du quel, ses ennemis, l'ont défigurée et présentée, comme un tissu d'absurdités.

Nous allons exposer en quelques mots , les preuves sans réplique, sur lesquelles elle est appuyée; mais d' avance nous avertissons nos lecteurs , que le choléra pas plus qu'aucune autre maladie, n'a résisté à ses moyens curatifs et préventifs, et que dès à présent la crainte inspirée, par ce cruel fléau, peut se changer en une douce

sécurité, pour ceux, qui connaissent l'efficacité des spécifiques homœopathiques.

EXPOSITION DE L'HOMŒOPATHIE

L'homœopathie est l'art de guérir les maladies en administrant les substances, qui produisent dans la santé les dérangements, les plus semblables possibles à ceux, que l'on veut combattre.

Une telle proposition semble au premier coup d'œil un paradoxe, et cependant nous allons établir, en peu de mots, une vérité si long-temps méconnue, et dont l'invention, doit chez nos descendant, faire la gloire de XIX^e siècle.

Il semble d'abord, que l'irritation, doit être combattue, par des rafraichissants et l'atonie par des toniques: eh bien! ce premier apperçu qui semble si naturel, qui est vrai pour les corps inanimés et jusqu'à un certain point, pour l'homme en état de santé, est complètement faux, lorsqu'il s'agit de l'homme malade; aussi faux, que ce premier jugement, qui a fait croire si long-temps, que le soleil tournait autour de la terre, jusqu'au moment, ou Copernic eut fait en astronomie, ce que Hahnemann a fait en médecine, c'est à dire, prouvé, que la vérité était directement l'inverse du sentiment populaire.

En effet, s'il est certain, que le seul moyen d'échauffer une pierre ou un métal est de lui appliquer la chaleur, il n'en est pas de même pour les corps organisés, et chacun a pu s'apercevoir, qu'en plongeant la main dans la glace au lieu de rester froide et passive, comme une pierre, elle réagissoit violemment et après quelques instans éprouvait une chaleur brûlante.

Or les homœopathes ont tenu compte de ce fait, et agissent en conséquence d'après la loi des semblables, tandis que l'allopathie, c'est à dire, la médecine des contraires, applique au corps humain une loi, qui est vraie

pour les corps sans vie, mais qui est complètement fautive pour les corps organisés.

De là, ce nouveau point de vue pathologique, qui fait que le médecin homœopathe, ne voit pas dans une maladie, qui lui est présentée, un ennemi, qu'il doit combattre; mais la considère au contraire, comme un effort salutaire de la nature, qu'il lui convient de favoriser, afin de ramener plus-tôt, l'harmonie dans ses fonctions et d'abrégier la lutte intérieure, que la force vitale livre au principe morbifique.

Du reste, comme toutes les grandes vérités, la loi des semblables a été connue ou au moins soupçonnée à toutes les époques, par quelques génies privilégiés.

Hippocrate avait dit : *vomitibus vomitu curatur* ; et cet aphorisme vaut mieux que l'ensemble de tous ses autres travaux. Les œuvres de Paracelse indiquent qu'il ne suivait dans sa pratique d'autre loi que celle de l'homœopathie et la découverte de l'application thérapeutique du mercure, en est une preuve éclatante. Enfin l'instinct populaire, que les écarts de la science ne peuvent fausser, l'a dans une foule de circonstances, mise audessus des prescriptions absurdes, des faux savans et des docteurs.

Ainsi, lorsqu'une personne est vivement excitée par une course ou tout autre exercice violent, ce n'est pas par de l'eau glacée, qu'il faut combattre la chaleur et l'irritation, qui se manifestent; mais les femmes et les enfans eux-mêmes savent, qu'un peu de vin ou quelques gouttes de liqueur, sont le meilleur antidote des symptômes, qui se présentent. On voit souvent des chasseurs ou de vieux moissonneurs portant avec eux, une gourde d'eau de vie, puiser dans quelques gorgées de ce spiritueux des forces pour résister aux ardeurs du soleil, tandis que d'autres individus moins expérimentés, trouvent dans les boissons glacées une source d'épuisement et quelques fois de maladies mortelles. Les montagnards des Alpes, savent bien, lorsqu'ils trouvent un voyageur, enseveli

dans la neige , qu'il serait dangereux et même mortel de le transporter, dans un lieu trop fortement chauffé, et c'est en frottant avec de la neige ses membres glacés , qu'ils y ramènent peu à peu une douce chaleur , qui permet de les exposer, ensuite, à la température habituelle des habitations.

Nous saisisons cette occasion de faire savoir , que dans les cas graves d'ivresse, rien n'est dangereux, comme les applications froides et autres moyens, dont les médecins se montrent trop prodigues, et qu'au contraire, quelques gouttes d'un spiritueux différent de celui, qui a été ingéré, en trop grande quantité, du rhum par exemple si l'ivresse provient de l'eau de vie , sera la substance la plus propre à dissiper, en quelques instants, les accidents, qui se présentent.

Nous ne nous arrêtons pas à citer un plus grand nombre de faits, qu'ils nous serait facile d'accumuler, mais nous devons avertir, que ce n'est pas par une voie aussi simple, que l'homœopathie s'est révélée à son auteur.

A peine sorti des écoles, Hahnemann s'était livré à la pratique de la médecine , et jouissait déjà d'une belle réputation comme chimiste et comme médecin, lorsque de graves méditations sur la vanité de son art le convainquirent, que réellement, il ne reposait sur aucune base solide.

Alors obéissant au cri de sa conscience, il crut devoir renoncer à l'exercice d'un art, qui ne reposait pas sur l'expérience, et qui se contentait de vaines généralités sur l'action des substances qu'il employait. Cependant la misère menaçait de devenir le prix de sa noble et religieuse résolution, et sa seule ressource pendant plusieurs années , fut de traduire pour le compte des libraires , des ouvrages anglais en allemand.

Parmi ceux-ci autant que le permettait l'exigence de ses commettans , il donnait toujours la préférence aux ouvrages de médecine , qui formait encore le sujet de ses méditations.

Un ouvrage de Cullen , où se trouvait une dissertation sur l'action du quinquina, réveilla en lui plus vivement que jamais ses anciens doutes et le déterminà à faire sur lui-même une expérience pure , afin d'arriver à quelque chose de précis sur ce fébrifuge , qui a donné lieu à tant de vagues dissertations, tant d'assertions hasardées et contradictoires.

C'est de cette simple résolution , qu'est sortie toute l'homœopathie; mais qu'on ne croie pas pour cela, comme on ne manquera pas de l'affirmer qu'elle soit la fille de hasard. Il n'y avait qu'un mathématicien comme Newton, qui dans la chute d'une pomme pouvait découvrir la loi de la gravitation, qui régit les mondes; il n'y avait qu'un homme, à la fois consciencieux et inébranlable, qui pouvait trouver la loi des semblables dans un fait unique d'expérience pure , et consacrer toute une vie au développement du principe, que l'amour de la vérité avait révélé à son génie

Hahnemann suivit son expérience avec une invincible persévérance. Il parait que ce n'est qu'après douze ou quinze jours , et après avoir pris de fortes doses de quinquina , qu'il se trouva atteint tout-à-coup et à son grand étonnement d'une fièvre intermittente bien caractérisée, et qu'il ne pouvait attribuer à une autre cause, qu'à l'expérience qu'il poursuivait.

Ce fut pour lui un trait de lumière. Alors seulement il se rappella, le précepte trop négligé du grand Haller, qui avait déclaré , que la matière médicale devait être refaite toute entière , et que ce n'était que par une observation attentive, et minutieuse de tous les symptômes , produits *dans l'homme sain* par une substance , que l'on pouvait arriver à connaître ses effets thérapeutiques. Alors se présentèrent en foule à son esprit, les réflexions, que naguères nous avons exposées nous-mêmes, et dès ce jour la médecine fondée sur la loi de Galien, *contraria contrariis curantur*, fut destinée à une

fin prochaine , et à céder la place à celle basée , sur l'axiome *similia similibus curantur*.

MATERIA MEDICA PURA.

Nous avons vu l'homme de génie, mais que sont les apperceptions les plus lumineuses sans le travail , qui les féconde ? Que serait devenue la loi homœopathique entre les mains d'un autre savant ? Le sujet de quelque dissertation académique, un thème à de pompeuses déclamations, bientôt ensevelies dans les archives poudreuses de quelque société savante.

Avec Hahnemann il ne pouvait en être ainsi. Moins avide de l'approbation du public, que du témoignage de sa conscience, c'est dans le silence d'une longue retraite, qu'il mûrit la grande idée, dont il se croyait le dépositaire. Là poursuivant la marche, qu'il avait adoptée, il continua d'éprouver sur lui-même l'effet pur des médicaments et à recueillir ce qui existait dans les auteurs sur le même sujet. Ce ne fut, qu'après avoir accumulé des travaux, qui étonnent l'imagination, et qu'un laborieux enfant de cette Allemagne, si étudieuse et si patiente, pouvait seul entreprendre, qu'il présenta au public le fruit de ses longues recherches.

Il n'entre pas dans notre plan, de le suivre dans sa glorieuse et pénible carrière. Nous taïrons ses luttes avec les médecins, et les pharmaciens, aux quels il ne voulut jamais confier la préparation de ses formules, le succès inoui, qui couronna sa médication du typhus de 1813, et qui commença à faire retentir son nom, l'asyle, que lui accorda le prince d'Anhalt-Coethen, sa vie de dévouement dans cette retraite si précieuse après toutes ses traverses, la publication en 1828 de son immortel ouvrage sur les maladies chroniques, la diffusion de l'homœopathie en Allemagne, à la suite de ses succès contre

le choléra, sa propagation en France, les rayons d'une gloire si tardive, et si bien méritée éclairant les derniers jours d'une vie si pure, et si bien remplie, enfin les cris de reconnaissance et d'enthousiasme, qui s'élevant à la fois de toutes les parties du vieux, et du nouveau continent, ne permettent plus à l'illustre vieillard d'entendre les clameurs de l'envie, qui bruit encore autour de lui.

Il nous suffira de dire, que le recueil des observations sur l'homme sain, qui constitue la matière médicale pure, forme l'ouvrage le plus vaste et le plus étonnant, que l'esprit humain ait pu concevoir. On dit, qu'outre les expériences, qu'il ne cessa de tenter sur lui-même, il soumit un grand nombre d'individus, qu'il entretenait à ses frais, aux mêmes essais. Bientôt ses nombreux disciples lui offrirent des sujets volontaires, et multiplièrent ses moyens d'observation. Moins prudents sur eux-mêmes, que sur des hommes soldés, quelques uns payèrent par de cruelles souffrances, le privilège d'avoir donné à l'humanité le moyen de combattre quelque une des douleurs, dont elle est assaillie. Le corail rouge entr'autres, a coûté à l'homœopathie, un de ses plus nobles disciples. Mais si les hommes, qui à toutes les époques sont morts pour leurs croyances, ou leur patrie, ont une place dans la mémoire de leurs frères, croit on aussi, qu'il n'y aura pas des souvenirs, et des palmes pour ces martyrs de la science? Non il n'en sera pas ainsi, et le jour approche où ces services inappréciables seront enfin reconnus. Les expériences sur la noix-vomique et la belladonna de Hahnemann, celles de Hering sur le venin du lachesis trigonocephalus seront encore consultées avec respect après bien des milliers d'années, long-temps après que les noms de ses adversaires, et la mémoire de corps savants, qui l'ont persécuté, seront à jamais effacés.

La matière médicale pure ne cesse de s'accroître, et ne sera jamais complète, car les corps de tous les rè-

gues de la nature devront y trouver successivement leur place. Près de 200 médicaments y sont déjà classés, quelques-uns d'entre eux ont fourni 12 à 1500 symptômes, et le nombre de ces derniers approche de 100,000. L'ensemble de ces observations forme la matière de 12 à 15 vol. in-8°, et telle est leur variété, qu'il n'est presque aucune maladie, et même aucune nuance la plus fugitive de nos innombrables douleurs, qui ne trouve un spécifique parfaitement approprié, dans ce vaste et admirable recueil. Aussi lorsque le médecin habitué à consulter la matière médicale homœopathique, où chaque cas est si bien défini, qu'il est impossible, qu'un cas morbide donné n'ait pas une substance, qui lui réponde de préférence à tout autre, vient à jeter les yeux sur ce ramas informe d'assertions pédantesques, de rumeurs populaires non vérifiés, et d'observations mal faites, que l'on a décoré du nom de matière médicale jusqu'à présent, le sourire du mépris vient, malgré lui, sur ses lèvres, et il se demande si sérieusement, on a cru à l'existence d'une science appuyée sur une base aussi fragile.

D'un autre côté lorsqu'un homme de bonne foi, et que la rumeur populaire a seul abusé, sur le compte de l'homœopathie, arrivant à l'examiner sérieusement, ouvrir pour la première fois, ce livre si riche, et si substantiel, il sent bientôt l'esprit de raillerie et de scepticisme, qui le dominait, se changer en un sentiment d'admiration, et de respect pour les hommes, qui ont exécuté ces gigantesques travaux, et lors même, que ses préventions l'empêchent d'abandonner ses premières idées, il ne peut s'empêcher d'estimer ceux, qui ont élevé à leurs convictions un aussi magnifique monument.

De là vient, que pendant que des hommes abusés par leur animosité se donnaient en France le ridicule de donner leur avis, qu'on ne leur demandoit pas, sur l'homœopathie, qu'ils n'avaient pas étudiée, on voit en

Allemagne, le vénérable Hufeland ne parler de l'homœopathie, qu'avec la plus grande réserve, et admettre dans son journal ses observations. On voit l'illustre P. Frank citer la matière médicale comme une irréfragable autorité, en un mot les homœopathes n'ont à répondre, qu'à une critique sage et mesurée, tandis qu'en France, et en Italie, il ne trouvent, que des adversaires, tellement aveuglés, qu'il se rendent indignes par leur violence, d'une réponse sérieuse, et ne méritent que le ridicule, qui ne leur manquera pas.

Cependant plus d'un emprunt a déjà été fait dans l'ombre à la science nouvelle. Les formules compliquées déjà attaquées par Broussais, se simplifient tous les jours, et bientôt le précepte donné, il y a quarante ans, par Hahnemann, de n'administrer jamais, qu'une seule substance à la fois passera aussi dans la pratique. Il y a 25 ans, que celui-ci eut déjà à se défendre des plagiaires, qui lui contestaient la découverte de l'emploi de la belladonna, comme préservatif de la scarlatine. La teinture de Thuya a été préconisée contre les condylomes. Nous avons vu nous-même à l'hospice de vénériens à Paris faire des expériences sur l'emploi du suc de persil dans les blennorrhagies aiguës. Enfin tout en combattant l'homœopathie avec emportement, ses adversaires ne laissent pas de lui faire de temps en temps des emprunts, que leur maladresse seule empêche de devenir plus utiles et complètement salutaires.

La matière médicale pure, arsenal si bien pourvu d'armes propres à combattre nos diverses maladies, devait en fournir aussi contre le choléra.

Il restait cependant quelques doutes aux hommes si nombreux, qui en Allemagne, avaient vu les résultats obtenus dans la pratique ordinaire, mais ils ne tardèrent pas à être levés, lorsque le fléau ayant étendu ses ravages, dans les états germaniques, la supériorité de l'homœopathie sur les autres méthodes parut dans tout son jour. Cette époque marque dans les fastes de sa pro-

pagation; car à dater de cette instant, les esprits encore irrésolus purent se décider, en connaissance de cause, et bientôt presque toute l'Allemagne, fut convertie aux nouvelles idées. Aujourd'hui la plupart des universités allemandes possèdent une chaire d'homœopathie. Les journaux de 1834, ont rapporté le fait arrivé à un médecin député à la chambre de Hesse-Darmstadt, qui se leva pour voter contre l'érection de la chaire d'homœopathie dans cet état, et se trouva seul de son avis. Des faits comme ceux-là parlent plus haut, que tous les discours, mais comment ouvrir les yeux à des gens, qui ne veulent ni voir, ni entendre, et ont jugé d'avance un système, qu'ils se refusent à examiner.

La France, où l'homœopathie était peu répandue ne présente pas le spectacle d'une explosion aussi générale et aussi soudaine. C'est en vain, que M.^r le comte Desgondi adressa aux médecins français sa lettre si remarquable sur le choléra. Pendant que des professeurs de la faculté se livraient au hasard à des expériences dangereuses pour les malades, et qui les a rendu la risée des savants, et même du public, ils ne daignèrent pas jeter les yeux sur un système scientifique, et qui présentait des chiffres à l'appui de ses prétentions.

Il se passa cependant à cette époque un fait bien propre à éclairer des hommes moins obstinés.

Le D.^r Mabit de Bordeaux, médecin de l'hôpital Saint-André, était allé en Angleterre étudier les méthodes employées avec le plus de succès contre le fléau asiatique. Il était assez mécontent du résultat de son voyage, lorsqu'ayant fait connaissance du D.^r Quin, médecin ordinaire de sa majesté le roi Leopold, et homœopathe distingué, il fut à portée de voir la supériorité de la nouvelle doctrine, sur l'ancienne, et put se mettre au courant des procédés qu'elle emploie. Malgré cela par suite d'une timidité bien naturelle, effrayé de la responsabilité, qu'il assumait, il n'osa à son retour à Bordeaux, mettre en usage l'homœopathie dans les

premiers cas de choléra, qui se présentèrent à lui, et ce ne fut qu'après plusieurs terminaisons funestes, qu'il se décida parmi les sujets, qui lui restaient, à faire le choix des plus malades, pour les traiter avec les spécifiques de Hahnemann. Eh bien ! ce premier essai tenté d'une manière si désavantageuse, donna cependant gain de cause à la loi des semblables. Dès lors M.^r Mabit n'employa pas d'autre méthode dans ses salles, et le mauvais succès des médecins ses collègues le confirma de plus en plus dans la marche, qu'il avait adoptée.

Nous avions l'intention d'exposer en détail le tableau statistique des succès de l'homœopathie, dans le choléra, mais pendant que nous nous livrions à ce travail, notre tâche se trouvait notablement abrégée par celui du D.^r de Blasi.

C'est dans son *Avviso al popolo*, qu'il faut consulter, les chiffres, qui ne souffrent pas de réplique, et qui seront plus convaincans, que tout ce que nous avons pu dire. Nous savons cependant qu'une académie a cru par une décision précipitée, répondre à un ouvrage, qui ne renferme, que des faits aussi authentiques, que peut l'être la décision même de cette académie. Nous ne nous étendrons pas sur le peu de convenance, qu'il y a pour des docteurs à condamner un de leur confrères, qui exerce au même titre qu'eux, pour opinion scientifique, sans l'avoir entendu, ni examiné le mérite de la doctrine, qui fixe en ce moment l'attention de tous les hommes éclairés de l'Europe. Nous ne croyons pas, qu'aux yeux du public, le D.^r de Blasi vaille moins, depuis qu'on a cru lui enlever ce titre d'académicien, et nous nous réjouissons plus-tôt avec lui d'une persécution souillée pour une si noble cause, et qui pas plus en Sicile, qu'ailleurs n'arrêtera la diffusion et le triomphe de l'homœopathie.

Les moyens de guérir et de prévenir le choléra se trouvent aussi parfaitement exposés dans ce petit ouvrage, et nous savons que déjà l'usage des préservatifs homœopathiques est devenu populaire à Palerme.

Puisse-t-il le devenir de plus en plus, et se généraliser au point de neutraliser complètement le fléau, dont le voisinage allarme à si juste titre la Sicile! Nous sommes persuadés, qu'une distribution générale et méthodique suffirait pour rendre impossible l'invasion du fléau dans cette île, et cela sans aucune dépense appréciable. Nous nous trouverions heureux pour notre compte de contribuer à cette œuvre philanthropique, et de rendre ainsi un nouveau service à cette terre, qu'un long séjour nous a rendu chère, et où nous avons introduit le bienfait de la grande découverte de Hahnemann. Puissent les hommes de cœur répondre à notre appel, et agréer l'offre, que nous leur faisons dès à présent de préparer gratuitement, les spécifiques, dont la diffusion peut seule empêcher l'invasion du choléra.

Ainsi donc, la loi des semblables a été mise à l'épreuve, et elle a triomphé d'un mal qui fait le désespoir et la honte de l'ancienne école.

Tous les points du globe, ont maintenant quelques médecins initiés à la nouvelle science.

Naples a Romano, Mauro, et Dchoratis. Les plus grands personnages entr'autres la reine mère ne veulent pas d'autre médecin. Bruxelles a le D.^e Varlet, qui a fait en partie le sacrifice d'une immense clientèle pour n'exercer, que l'homœopathie pure, et qui tous les jours nous a-t-il dit, demande pardon au ciel d'avoir si longtemps, sur la foi de ses maîtres pratiqué un art, qui ne s'appuie ni sur la raison, ni sur l'expérience pure. Londres a Belluomini, Quin, et notre ami le D.^e Curie, si cher à Hahnemann par la pureté de ses principes, et l'ardeur de son zèle. La reine d'Angleterre a été guérie par Stapf de Berlin d'une maladie chronique, que tous les traitements de l'allopathie n'avait fait qu'aggraver. Lord Durham, le marquis d'Anglesea, se sont déclarés ouvertement les protecteurs de la nouvelle école; M.^e Leaf, un des négociants les plus considérés de Londres, a fait pour elle, des sacrifices, que son noble caractère, plus

encore que son immense fortune, rendent si utiles à sa diffusion. Paris a les docteurs Croserio, Petroz, Simon si éloquent, qui si souvent a soutenu des discussions publiques avec les champions de la vieille école, et une foule d'autres trop nombreux pour les nommer tous. Hering, qui a transporté l'homœopathie, sur le nouveau continent, a vu ses efforts couronnés d'un tel succès, que dès l'année passée, une académie de médecine homœopatique a été fondée aux états unis, et qu'une instruction médicale complète, prise du point de vue de l'homœopathie, y est donnée aux jeunes médecins, que réclame la pratique toujours croissante du nouvel art. Nous ne nous mettrons point à côté de ces grands noms, ne regardant les travaux, que nous avons accomplis en Sicile, que comme l'acquit d'une dette sacrée, puisque c'est à l'usage des nouveaux spécifiques, que nous devons notre salut et le prolongement d'une vie, qui sans eux serait depuis long-temps éteinte. Seulement nous nous réjouissons des progrès de la vérité, qui acquiert chaque jour un nombre plus grand de partisans, progrès attestés par la fondation d'un journal à Palerme, sous la direction du D.^r de Blasi.

DOSES INFINITÉSIMALES

On s'étonnera, peut-être, que jusqu'à présent, nous n'ayons rien dit du point le plus controversé de la science nouvelle, la question des doses infinitésimales. Nous allons nous expliquer ouvertement à ce sujet.

Si nous désirions élever une polémique irritante, il nous aurait été facile, de prouver aux adversaires les plus acharnés des décillionèmes de grains, que la nature abonde de faits aussi extraordinaires, et aussi inexplicables, que ceux, qu'ils vous présentent, comme impossibles et absurdes. L'électricité, l'aimant, les affections morales ont une influence très active sur la santé humaine à des doses, qui ne peuvent pas être appréciées

matériellement. On a vacciné avec de l'eau, dans la quelle on avait dissous du virus vaccin, de sorte que chaque vaccination n'employait pas un dix-millième de grain. Les miasme de la peste, des fièvres intermittentes, du choléra, ne sont saisissables par aucun de nos instruments et cependant combien leur activité ne surpasse-t-elle pas celle des substances employées dans nos pharmacies! Mais de quoi nous servirait, le stérile avantage de convaincre sans persuader? De réduire au silence des hommes, qui n'en resteroient pas moins dans le doute et l'incrédulité? Et cela dans un instant où tout retard peut devenir dangereux, où toute conversion est si précieuse.

Nous préférons réserver pour un autre travail, que nous préparons sur la pratique de l'homœopathie nos idées à ce sujet. Pour le moment nous dirons seulement aux gens du monde, comparez les résultats, et jugez. Le médecin homœopathe n'a aucun intérêt à vous guérir avec des décillionièmes, plutôt qu'avec des millièmes ou des dixièmes de grain. Aux médecins nous dirons, nous vous avons exposé la loi des semblables. C'est la seule base de l'homœopathie, le seul principe, qui la constitue comme science. Agissez d'après elle, et quoi-que vous ne puissiez pas vous dire disciple pur de Hahnemann, tant que vous ne connaîtrez pas toute l'étendue de ses découvertes, vous serez cependant déjà homœopathe, et les succès, que vous obtiendrez vous avertiront, que vous êtes entré dans la bonne voie. Mais nous vous prédisons qu'il vous arrivera, ce qui est arrivé en Allemagne à des centaines de nouveaux convertis. Les nombreuses guérisons, que vous obtiendrez, seront souvent achetées par une violente aggravation de souffrance chez vos malades, car en agissant par la loi des semblables, c'est à dire en cherchant à faire murir et non à refouler la maladie, vous risquez de donner à ces efforts de la nature un développement exagéré et redoutable. Si vous êtes patient et que vous aimiez la vérité vous diminuerez graduelle-

ment vos doses, vous adopterez les procédés si parfaits, si délicats indiqués par Hahnemann, vous emploierez ses longues triturations, ses seconsses imprimées au liquide, qui ne peuvent sembler ridicules qu'aux esprits superficiels ou prévenus, et qui en diminuant la violence du médicament comme sa quantité, exaltent ses qualités, et lui donnent une pénétration, telle qu'un seul de nos globules suffit pour modifier ou guérir une maladie chronique, que l'usage prolongé des drogues actuelles et même des eaux minérales avaient à peine ébranlée. Mais nous vous le répétons, jusque là vous aurez causé bien des douleurs inutiles, quoique plus salutaires que l'empirisme aveugle, qui vous a seul guidé jusqu'à présent, et après avoir parcouru ce long cercle tracé par l'expérience de Hahnemann, vous ferez comme tant d'autres ont fait, vous arriverez au point que vous auriez atteint bien plus rapidement en prenant la ligne droite qu'il vous indiquoit. En attendant étudiez la matière médicale pure, vous y trouverez contre le fléau, qui nous menace, d'immenses de précieuses ressources, et si vous craignez la réputation de novateur et la persécution qu'elle entraîne, employez les sans indiquer la source d'où vous les tirez. Le camphre, l'ellébore blanc, le cuivre, le phosphore, le jusquiame noir, l'ipécacuana, l'eau glacée peuvent encore faire beaucoup de bien entre vos mains. L'homœopathie est assez riche pour ne pas souffrir de vos emprunts, et quelque préférable que soient les moyens, que vous aurez tirés d'elle, à ceux de la médecine vulgaire, l'homœopathie pure leur sera encore aussi supérieure, que peut l'être la lumière directe du soleil aux rayons réfléchis que la lune nous renvoie, ou la pâle lueur des flambeaux que nous entretenons artificiellement.

INSTRUCTIONS POUR LES MÉDECINS QUI TRAITERONT
HOMŒOPATHIQUEMENT LE CHOLÉRA.

Un once de Camphre sera mise dans 12 onces d'esprit de 40 ou 50 degrés remué d'heure en heure jusqu'à parfaite dissolution.

Le médecin prendra 2 gouttes de cette substance pour préservatif avant d'entrer dans la chambre d'un cholérique.

Afin de n'être pas infecté par l'air méphitique le médecin attendra quelques instants dans la chambre, qui précède celle du patient.

Le médecin fera la plus grande attention à son régime alimentaire, il ne supportera ni la faim ni la soif, ne se chargera pas l'estomac, et ne changera pas son régime.

Il ne doit éprouver aucune crainte; il évitera toutes les fortes impressions morales, il ne se hatera pas trop dans sa marche, ou dans ses occupations.

Le malade, qui *vient* d'être frappé par le choléra prendra à l'instant même ou sur du sucre ou dans une cuillerée d'eau pure *une* ou *deux* gouttes de l'extrait de camphre.

Cette dose sera répétée toutes les *cinq minutes* quelque soit le degré d'intensité de la maladie. A son début dans la 1^{re} heure, le camphre doit être administré sans exception.

Il faut continuer ce médicament d'autant plus longtemps, que le malade s'en trouve bien, et n'en point administrer d'autre, si la maladie disparaît sous son influence.

Si le camphre n'en triomphe pas, et si l'envie de vomir ou les vomissements surviennent ou s'augmentent avec angoisses, agitations, froid glacial universel, le malade prendra *un* ou *deux* globules d'arsenic, et on renouvellera au besoin toutes les deux ou trois heures.

Si le malade est attaqué de crampes avec envie de vomir ou vomissements on lui donnera *un* ou *deux* globules de cuivre, et au besoin on renouvellera cette dose après chaque *deux heures* écoulées.

S'il survient un violent dévoiement, on donnera au malade un ou deux globules de *veratrum album*.

Si le malade désire de la glace ou de l'eau glacée, il faut s'empressez de lui en donner autant qu'il en voudra.

Malgré les remèdes si le malade tombe en asphixie il faut bien se garder de le croire mort, même s'il en a l'apparence.

On lui administrera quelques globules de *charbon veg.* dissous dans l'eau, on le frottera de partout avec de gros morceaux de glace.

Quand un malade est *asphixié* sans avoir reçu de médicaments homœopathiques, il faut lui frotter tout le corps avec de l'esprit de camphre, en mettre quelques gouttes dans un peu d'eau et le verser dans sa bouche, quand bien même ils ne pourrait l'avaler.

Les personnes qui n'ont pas encore éprouvé de choléra aigu et qui sans être alitées sont pourtant attaquées de la cholérine, quand elles sentent des faiblesses palpitations, anxiétés, crampes des mollets, froid, malaise et envie de vomir, dévoiement, prendront tous les jours ou plus souvent s'il est besoin *un* ou *deux* globules de phosphore.

Pour se préserver de l'infection, les personnes non attaquées de choléra ou cholérine prendront tous les huit jours un globule de *veratrum*. Si l'épidémie compte plus de sujets attaqués de dévoiement; ou *un* globule de cuivre, si les crampes et les vomissements dominent comme symptômes généraux de l'épidémie.

PRÉSERVATIFS CONTRE LE CHOLÉRA.

Prenez 1 once camphre, que vous mettez dans une bouteille avec 12 onces d'esprit de vin de 35 à 40 degrés remuez d'heure en heure jusqu'à parfaite dissolution.

Chaque personne, qui voudra se préserver du choléra portera sur elle un petit flacon de cette substance et quelques morceaux de sucre. A l'instant où elle éprouvera la 1^{re}. atteinte de la maladie elle prendra sur un morceau de sucre deux gouttes de cet extrait de camphre cette dose sera répétée toutes les 5 minutes. Quelque soit le degré d'intensité de la maladie, le camphre doit être administré sans *exception*.

Il faut continuer ce médicament d'autant plus longtemps, que le malade s'en trouve bien et n'en point administrer d'autres si la maladie disparaît sous son influence.

Si la maladie persiste, que les vomissements surviennent etc. il faut appeler un médecin homœopathe et prendre le camphre en l'attendant.

Si le symptôme, qui domine est le *dévoïement*, les personnes, qui veulent se préserver, prendront tous les huit jours un seul globule de *veratrum*; si c'est le *vomissement* elles prendront tous les 8 jours un globule *cui-vre* fondu sur la langue ou dans un peu d'eau, il ne faut rien prendre une heure après son administration.

Suivre un bon régime, vivre sans *imprudence* et surtout sans *crainte* de fléau, car il n'est pas à craindre avec un régime homœopatique bien conduit *.

* Ces instructions ont été dictées par Hahnemann lui-même à Paris, Juillet 1836.